

Profil bas **L'hystérie entre performance et dépression¹**

Anne Oldenhove-Calberg

(41)« Seuls ceux qui acceptent de s'identifier au Père, lequel représente le phallus, sont dignes d'apparaître dans le champ scopique. »²

Y aurait-il une corrélation entre le déclin de l'imaginaire paternelle et une augmentation de fréquence des formes d'hystérie où le narcissisme prend une place prépondérante au point qu'elle en oublierait, la Belle, que l'os de son existence était de pointer en chacun sa division subjective, soit ce que Lacan a appelé le rapport au réel.

L'hystérique qui s'employait à démontrer que le maître était châtré a connu ses heures de gloire avec l'avènement de la psychanalyse. Mais que lui reste-t-il donc pour faire entendre son mal-être quand toutes les cartes de son jeu inconscient ont été mises sur la table. Soit son insatisfaction perpétuelle, sa recherche d'un maître, son désir de soutenir le désir du père et surtout, ne l'oublions pas son théâtralisme outrancier. Après les théories sexuelles de Freud et son interrogation sur le traumatisme comme réel puis fantasmatique, elle a du endurer « l'hystérique fait (42)l'homme », puis « la femme n'existe pas » en même temps que le rapport entre les sexes est voué à un impossible... (J. Lacan). De plus, du pouvoir qu'elle tenait de sa féminité muselée par un patriarcat encore existant (en position donc de commandement), elle s'est vue

1 Texte écrit en mars 1999 pour un projet de numéro de revue sur l'hystérie actuelle, projet non concrétisé.

2 Ch. Melman, « Vérification (de l'intérieur) des thèses lacaniennes », leçon du 21 mai 87, inédit.

propulsée, via la libération des mœurs, la libération de la femme et l'économie de marché à une place où elle a été mise en demeure, non seulement de parler publiquement, mais aussi d'accepter des responsabilités autrefois réservées uniquement à des hommes. Elle a donc scié la branche sur laquelle elle se tenait assise, celle de soutenir vaille que vaille le désir du père dans une position d'idéal tout en le dénonçant comme imposteur, dès qu'il prenait des allures de maître.

Que lui reste-t-il donc pour faire entendre son insatisfaction si ce n'est la déprime, la course effrénée dans des jouissances substitutives ou la filiation côté femme à une mère ancestrale non castrée, soit la mère idéale, celle enfin qui remplacerait dignement « le père de la horde » en déroute. Enfin ce que la psychiatrie moderne appelle « l'attaque de panique », pourrait bien, elle aussi, entrer le plus souvent dans ces catégories d'hystérie où l'angoisse, prenant des allures phobiques, prime. Une angoisse « comme » venue d'ailleurs. Dans cette dernière modalité, on pourrait se demander si l'hystérique ne poserait pas, à l'heure actuelle, la question de la féminité dans son fondement c'est à dire sans repère identificatoire possible à l'au moins-un qui fait classe côté homme.

Je m'attacherai cependant plus particulièrement à cette hystérie « profil bas », celle où la dépression et le manque d'estime de soi sont à l'avant plan du tableau.

Nous vivons dans une fin de siècle où la « mêmété » prédomine – l'égalité des hommes et donc des sexes, les mêmes droits pour tous au bonheur, à la santé et au travail s'ils ont été fièrement acquis par l'homme du XX^e siècle, ne sont pas sans revers à la médaille. La société est devenue une société de droit et non plus de devoir, une société où la victime se fait la part belle. L'éloge de l'homme qui s'est sacrifié au bien commun est relégué au musée de l'histoire. « Les anciens combattants » font partie du folklore pour les nouvelles générations. Dans une société de droit au bonheur, à la jouissance et à l'égalité sous toutes ses formes, les tentatives d'aplanir les différences deviennent essentiellement imaginaires et de l'ordre de la comparaison en miroir. On est ou l'on a plus ou moins que l'autre. La question problématique et angoissante de la différence absolue, de la différence supportée par le signifiant est évacuée au profit de celle du signe. Tout devient affaire de look et de possession. La conséquence en est d'un point de vue psychanalytique, l'évitement de la castration.

L'hystérique dans ce modèle social se présente comme dé-primée, comme pas à la hauteur, comme terrassée par un combat perdu d'avance puisque le maître actuel (43) est le plus souvent anonyme (le grand capital). Lorsqu'il se présente en chair et en os, il a plutôt tendance à revêtir des oripeaux de gourous et dans ce cas il n'y a transfert que pour une minorité d'hystériques. Cela suppose, en effet, une capacité à la croyance particulière que toutes n'ont pas.

L'hystérique oublierait-elle donc sa mission de pointer «le ça ne va pas », perdue qu'elle serait actuellement dans ce miroir aux alouettes. A moins que sa déprime, résistante le plus souvent à la pilule du bonheur, ne vienne masquer une défense passive contre les errances narcissiques de cette fin de siècle.

Dans cette société où la performance est le maître-mot et où la culpabilité est éjectée en même temps que Dieu (ou le père), l'hystérique ne peut être que performante, déprimée, angoissée ou violente. Si elle est performante, elle court sans cesse derrière le phallus imaginaire tout en se plaignant du fait qu'elle ne peut pas tout faire et tenir toutes les places à la fois. Mais de ce « pas tout est possible » elle ne semble plus pouvoir en prendre la mesure symboliquement parlant, ceci n'est plus dans l'air du temps. C'est donc le réel qui vient faire coupure : accidents somatiques ou autres, infertilité, dépression. Au moins que vidant et l'eau du bain et le bébé, elle évacue une fois pour toute la différence sexuelle (conjugalité refusée, bipolarité sexuelle... retour à une mère idéale).

La désidéologie du père et la contestation de son autorité ont entraîné l'illusion du même et l'érosion progressive de la différence des places tant au point de vue de la différence des générations que du point de vue de la différence des sexes. On est frappé aujourd'hui dans nos sociétés dites postmodernes de la place que prennent les enfants. D'une part, l'enfant est roi parce qu'on ne peut plus rien lui refuser (il est interdit d'interdire, l'autorité du père est contestée dans son fondement et est donc devenue désuète) et d'autre part, l'enfant est totalement livré à lui-même parce que ses repères identificatoires sont devenus beaucoup plus flous. Pères et mères font la même chose, le partage des tâches est de mise et l'autorité est devenue parentale. Bien sûr, la différence des sexes est toujours là mais tout concourt à l'aplanir dans le discours social. « Le clan » que constituait la famille sur au moins trois générations est disloqué et l'enfant est élevé avec ses pairs dans des communautés élargies de frères sous autorité déléguée et relativement impersonnelle (crèches et écoles).

Du côté du sexuel, l'interdit de l'inceste fondateur de toute société humaine ne semble plus pouvoir être tenu par l'autorité du père mais bien plutôt par ce qui ferait retour dans le réel... (sida, violence dont le social s'étonne, etc.) De plus, avec l'avènement de la contraception, l'acte sexuel n'est plus lié comme il l'était auparavant à la procréation. Le père, de ce fait, en a de nouveau pris pour ses « insignes ». (44) La libéralisation des mœurs qui s'en est suivie a produit un droit à la jouissance très vite dégradé par son étalement sur la place publique puisque le sexe est devenu affaire de « recette » (cf. la presse féminine et du côté homme, la pornographie), affaire de médecine (cf. le Viagra) tout en étant bien entendu, affaire commerciale.

Le sexuel donc quand l'imaginaire du Père se dégrade, ne peut que s'affadir ou devenir secondaire puisque la tentative de lever le voile sur le fantasme (soit la tentative de saisir l'objet) va de pair avec une dégradation de l'imaginaire du Père.

Nos enfants, donc, actuellement et ce dès leur plus jeune âge, sont mis via le petit écran dans l'illusion de tout voir et de tout savoir sur le sexe et sur la mort, alors qu'avant le père, du fait de son autorité et de son image, était censé fermer la porte de la chambre... Il interdisait donc un abord aussi immédiat et aussi cru du sexuel. Quoi de plus naturel donc que d'aller chercher la jouissance ailleurs (toxicomanie, sport de compétition où l'on frôle la mort et ennui généralisé producteur d'une consommation effrénée à tous niveaux).

Quoi de plus étonnant aussi que la jeune génération ne sache plus lire ni écrire, puisque la lecture et l'écriture suppose quelque chose de perdu du côté du spécularisable.

On est donc dans une culture où le sexuel semble devenir secondaire alors que le sexe n'a paradoxalement jamais été aussi lucratif et autant mis à l'avant-plan. L'industrie pornographique, le tourisme sexuel et l'affaire Lewinsky, pour ne citer que celle là, en témoignent. Il s'agit donc d'un sexuel dégradé, rangé au niveau des objets de consommation et plutôt mortifère (cf. la dernière scène sexuelle entre Bruno et Christiane³ dans *Les particules élémentaires*). Un sexuel dégradé à la recherche d'un savoir sur la question de la jouissance qui tente de saisir son objet.

Voilà un biais qui attire, je pense, davantage l'hystérique masculin dans sa question « que veut une femme ? » La facilité avec laquelle le marché lui fournit les produits de consommation à ce niveau lui faisant faire l'économie d'une véritable confrontation à l'autre sexe et donc à sa propre division subjective.

Quant à l'hystérique femme, si elle peut choisir de se prendre à ce jeu elle me semble toutefois le plus souvent dégoûtée par cet étalement phalloïde actuel. Elle trouve donc argument à son symptôme sexuel (frigidité) pour se replier dans le « no man's land » de la dépression ou dans le culte de la femme idéalisée (c'est-à-dire non touchée par le sexuel) qui fait fureur à notre époque.

Mais l'hystérique aime le père et sa déprime résistante à tout traitement suit son (45)cortège funèbre pas à pas. A moins que reprise par un discours subjectivant, elle ne parvienne à s'identifier à lui comme représentant du phallus (signifiant de la différence) tout en renonçant à s'identifier à ses insignes devenus, il faut bien le dire, assez maigrelets pour ne pas dire parfois assez « insignifiants ».

Le parcours d'une analyse, à l'heure actuelle, pourrait donc bien être inversé. Retrouver du Père comme signifiant pour pouvoir s'en passer, plutôt que se passer du Père à condition de s'en servir.

3 M. Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 306.